

# Chanter l'amour même quand on l'oublie

Jean-Louis Trudel

**P**OUR LA DERNIÈRE SORTIE au cinéma de ma mère, j'ai choisi la projection du soir. Celle qui se terminait plus tard que les autres. Comme je l'avais prévu, nous avons pénétré dans une salle vide. Même le public fidèle de ce cinéma abonné aux reprises et aux films de répertoire ne venait plus se replonger dans un film trop connu, surtout à une heure aussi tardive.

J'ai failli montrer les dents quand une troisième personne s'est pourtant assise à l'arrière. Une femme aux cheveux gris ondulés, plus jeune que ma mère. Trois rangées, dont deux interdites par un ruban jaune, nous séparaient, mais j'aurais voulu partager ce moment seul avec ma mère. Ma tendre Jacqueline de toujours. Dont j'évitais maintenant de regarder le visage marbré de taches de vieillesse. J'avais trop attendu pour lui dire combien je l'aimais. Pas juste dans une carte de vœux, avec les formules de circonstance, ou en signant un courriel avec des mots affectueux, mais usés par la répétition.

J'ai été touché de voir qu'elle avait mis ses belles bottines de cuir rouge pour m'accompagner et me faire honneur. Elle n'avait pas compris qu'elle était l'invitée, que j'avais choisi ce film pour lui faire plaisir. Elle avait passé toute sa vie à faire plaisir. À ses parents, d'abord. À son mari ensuite. À ma sœur et moi-même. Elle avait perdu son nom de jeune fille en se mariant. Et perdu son prénom en devenant mère. À la maison, on l'appelait «maman» plus souvent que «Jacqueline» et c'était trop facile d'oublier qu'elle avait des goûts et des intérêts propres, puisqu'elle s'inquiétait toujours des nôtres avant de se soucier des siens.